

Allemagne : l'héritage

Lise Noël

Volume 24, numéro 6 (144), décembre 1982

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30350ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Noël, L. (1982). Allemagne : l'héritage. *Liberté*, 24(6), 108–112.

CHRONIQUE DE L'INTOLÉRANCE

LISE NOËL

ALLEMAGNE: L'HÉRITAGE

Il faut avoir vécu un certain temps en Europe pour comprendre ce qu'est le poids de l'histoire, en éprouver une impression presque physique. Au-delà du bain historique que constituent les monuments d'une architecture séculaire ou même les noms des rues les plus modestes, cette impression est entretenue par des paysages humanisés où les forêts revêtent souvent l'apparence de grands jardins taillés, alors que, telles de petites forteresses, des propriétés particulières se protégeront de murs hérissés de tessons de bouteilles.

L'étroitesse relative du territoire et la proximité constante d'innombrables frontières ajoutent à la densité temporelle de son histoire; la fascination qu'exercent les «grands espaces» américains perd alors son caractère de cliché touristique. Il devient soudain évident que cet appendice ridiculement petit de l'Asie qu'est l'Europe ne peut connaître d'unité que dans la fragile et contestable hégémonie militaire d'un Charlemagne, d'un Napoléon et autre Hitler, ou dans la sagesse obligée des «équilibres continentaux» du dix-neuvième siècle ou des marchés communs du vingtième.

Les modes de pensée s'y inscrivant tous dans le cadre d'une tradition, fût-elle révolutionnaire, les Nord-Américains ont-ils tout à fait tort de penser qu'en dépit d'un degré de politisation nettement inférieur, le changement a plus de chance de succès chez eux qu'en Europe? L'impression d'innocence que procure l'appartenance à un peuple encore jeune est en effet génératrice d'un dynamisme qui trouve en lui-même son seul fondement. Libre des entraves que multiplient les trop longs passés, l'élan des peuples jeunes s'affaiblira bien plutôt sous l'effet de l'accélération de l'histoire qui catalyse, depuis deux siècles, le processus de vieillissement des collectivités, dont les erreurs sont plus vite fatales.

Mais, jeune ou vieux, aucune tragédie ne pèse plus lourd dans le destin d'un peuple que celle qui unit la honte à l'échec. Peut-être assimilables quand elles sont subies séparément, les séquelles de l'une et de l'autre revêtent un caractère insoutenable, une fois conjuguées. Les Américains, que n'avait point bouleversés une semi-défaite en Corée et qui avaient gardé intact après Hiroshima leur sentiment d'innocence originelle, ne sont pas près de se relever du traumatisme vietnamien.

Combien plus intolérable encore l'effondrement de 1945 ne devra-t-il pas apparaître aux générations allemandes actuelles et futures, entachée que demeurera pour toujours cette capitulation des stigmates de la «solution finale»! Pays à la fois de vieille culture et relativement jeune pour avoir réalisé son unité fort tard, l'Allemagne leur aura légué un héritage écrasant. Car comment se réconcilier avec l'image de bourreaux que leur renvoient systématiquement d'eux la littérature et le cinéma occidentaux depuis 1945? Comment s'accommoder de ce que, dans les contacts privés, les adversaires d'hier supputent l'âge de leurs parents pour vérifier «s'ils en étaient»? Comment simplement parler leur langue sans être conscients de ce qu'elle éveille aux oreilles d'autres peuples l'écho d'ordres aboyés?

D'aucuns, à l'instar de Beate Klarsfeld, épousent un juif et se font la conscience de l'Allemagne en livrant à la Justice d'ex-criminels de guerre qu'ils ont débusqués. D'autres prennent sur eux de les exécuter eux-mêmes, dans leur volonté d'épuration terroriste d'une société haïe. Mais le film de Marcel Ophüls *La Mémoire de la justice* montre bien que beaucoup préfèrent oublier et dénie toute responsabilité dans des crimes qu'ils étaient trop jeunes pour avoir commis. Le refus d'un legs historique trop lourd à porter se payera toutefois de l'abandon implicite de l'identité collective, car qui se démarque de Hitler perdra aussi le droit de se réclamer de Goethe et de Beethoven.

Le problème se complique du fait que tous ne sont pas des «enfants des morts», pour reprendre l'expression de Heinrich Böll, mais parfois de survivants fort peu repentis qui persistent à considérer le débarquement en Normandie comme une «invasion» et à taxer l'activité des résistants de l'époque de terrorisme!

La tentation de gommer le passé se fait presque irrésistible: pendant un temps dans les manuels scolaires mêmes, et jusqu'à récemment dans le cinéma. Certes, il y avait bien eu, à la fin des années 1950, un film exceptionnel, *Le Pont* de Bernhard Wicki; mais l'héroïne allemande n'en venait-elle pas à sympathiser avec les partisans ennemis? Tout récemment encore, et capitaine en tête, les sous-marinières de l'excellent *Das Boot* nous étaient présentés par Wolfgang Petersen comme très critiques du nazisme déjà en 1941! Rainer Werner Fassbinder lui-même a préféré s'en tenir à l'époque du «miracle économique» qui n'a abordé la période redoutée de la guerre que dans *Lili Marleen*; et encore, en adoptant une distanciation telle d'avec son sujet qu'il vidait son film de tout contenu émotionnel. *Etoiles (Sterne)*, une production cette fois-ci de la République démocratique allemande en 1959, n'échappe pas à cette tendance puisque le récit porte sur la tentative d'un soldat allemand de

faciliter la fuite d'une jeune juive.

On a beaucoup reproché à l'Allemagne d'avoir engendré un trop petit nombre de résistants. Les Alliés comptent en effet pour quantités négligeables les officiers qui, à la onzième heure, ne se sont résolus à l'opposition que dans le but d'épargner à leur pays les affres d'une capitulation sans condition; et le monde «libre», qui n'a guère cure des résistants d'extrême-gauche, semble aussi avoir oublié l'exode de nombreux artistes et intellectuels dès le début du régime.

Le tort suprême de l'Allemagne reste cependant d'avoir perdu... et perdu très tôt. Eût-elle gagné ou duré, cela ne l'exonèrerait en aucune façon de sa responsabilité morale mais, aux yeux myopes de l'histoire officielle, ferait une énorme différence. Les Alliés qui ont jugé ses bourreaux étaient-ils avertis de ce qu'ils appartenaient eux-mêmes à des régimes dont l'un avait perpétré le massacre de Katyn, l'autre, ordonné le bombardement terroriste de Dresde et le troisième, largué la première bombe atomique sur une population civile? Et la politique de Vichy qui avait anticipé sur les ordres d'Hitler dans son zèle antisémite pouvait-elle être complètement rachetée par les exploits d'une Résistance dont les effectifs ne s'étaient vraiment accrus qu'avec la menace du travail obligatoire?

Mais ces pays ont terminé la guerre du côté des vainqueurs: la honte s'estompe plus facilement dans la victoire. Paradoxalement peu encline d'elle-même à l'antisémitisme, l'Italie fasciste n'aura eu à supporter que le poids de la défaite. Ce ne fut pas le cas de l'Allemagne.

Déjà en 1919, le traité de Versailles l'avait officiellement chargée de la responsabilité du premier conflit mondial. La sachant vaincue, ses ennemis la voulaient en outre coupable. Cette culpabilité préten due, et jamais vraiment endossée, est devenue insoutenable quand vint le moment de reconnaître celle, fondée, qui devait accompagner l'effondrement du

Troisième Reich. A un historien allemand qui osait entériner le verdict de Versailles sur son pays, un collègue répliquait en déclarant sa tristesse pour la génération montante devant «cette mode qui exige depuis 1945 que l'Allemagne se dénie sa propre conscience de soi».

Mais en dépit des collaborations obtenues en pays occupés et malgré l'hypocrisie de ses peu innocents vainqueurs, le degré de responsabilité d'un pays qui prend l'initiative d'un génocide demeure considérable et le poids qu'il fait peser sur les générations futures, fort lourd.

Si elle ne réside pas dans le désespoir de la révolte terroriste, l'issue ne se trouve pas non plus dans la négation ou l'oubli, lesquels sapent l'identité en exilant de l'histoire. Il faut en assumer les excès pour espérer pouvoir se libérer de leurs effets. Des vétérans de la guerre du Vietnam l'ont constaté qui déploieraient que les mensonges officiels que continue à soutenir le gouvernement américain à ce propos empêchent les Etats-Unis d'en retirer les enseignements.

Ce parti pris de lucidité vaut à la fois pour les victimes hantées par le souvenir, et les bourreaux tentés par l'oubli. Car si la cinéaste Margarethe von Trotta peut dire avec les Allemands que «le travail de deuil est quelque chose dont nous n'avons pas été capables après 1945», c'est en des termes analogues que l'écrivain israélien Amos Oz regrettait l'étroitesse de vue du courant de la diaspora juive que représente Menahem Begin. Il n'est que d'entendre ce dernier confondre les combattants palestiniens avec les nazis et Beyrouth-Ouest avec Berlin, pour le comprendre.

Le poids d'héritages aussi lourds à porter explique sans doute en grande partie la fascination qu'exerce l'histoire sur les peuples en même temps que la constance qu'ils mettent à la tronquer.